



**Gaïa** ou la résilience des corps sensibles :  
l'humain, l'architecture, le milieu.

Anastasia Talkova-Crestani

Séminaire:  
Architecture Art Philosophie  
E. Breton, C. Leclerc  
21 juin 2021-TPER



« Dans les expériences mémorables de l'architecture, l'espace, la matière et le temps fusionnent en une seule dimension singulière, la substance de base de l'être, qui pénètre notre conscience. Nous nous identifions à cet espace, à ce lieu, à ce moment, et ces dimensions deviennent des ingrédients de notre existence même. L'architecture est l'art de la réconciliation entre nous et le monde, et cette méditation se déroule à travers les sens ».

Juhani Pallasmaa, *The Eyes of the Skin : Architecture and the Senses*, Wiley-Academy, 2005, p.72

« Nous regardons, touchons, écoutons et mesurons le monde avec toute notre existence corporelle, et le monde expérientiel s'organise et s'articule autour du centre du corps. L'architecture est le refuge de notre mémoire corporelle et de notre identité. Nous sommes en dialogue et en interaction constants avec l'environnement, dans la mesure où il est impossible de détacher l'image du Soi de son existence spatiale et situationnelle. »

Juhani Pallasmaa, *The Eyes of the Skin : Architecture and the Senses*, Wiley-Academy, 2005, Ibid



# SOMMAIRE

<b>Introduction</b>	7
---------------------	---

## Chapitre I. Se reconnecter : le processus de la résilience

1.1. La dichotomie entre l'humain et la nature inscrite dans l'ADN des villes occidentales	14
1.2. La possibilité d'une résilience identitaire grâce aux liens affectifs et psycho-émotionnels entre le corps et l'environnement	22
1.3. Le <i>happening</i> expérimental de la résilience <i>I like America and America Likes Me</i> de Joseph Beuys	28
1.4. « Sculpture sociale » comme processus partagé de la création d'une nouvelle réalité	34

## Chapitre II. Expérimenter : la chair, les rythmes et les cycles naturels

2.1. La résilience collective des peuples amérindiens grâce à l'architecture rituelle	38
2.2. Tadao Ando : L'architecture émotionnelle	42
2.3. Le lieu du <i>deck</i> et la démarche expérimentale artistique dans l'habiter le présent d'Anna Halprin	49
2.4. Anna Heringer : les cultures constructives vernaculaires au service de l'édifice contemporain	55

### Chapitre III. S'ancrer : l'homéostasie du corps mouvant

3.1. L'environnement comme lieu ambiant d'épanouissement de l'identité collective chez les Achuars	66
3.2. Habiter et ménager le territoire : un projet biorégional	72
3.3. Toyo Ito : de l'édifice à la résilience collective et territoriale	76
3.4. Exemple d'un scénario d'adaptation du territoire aux aléas du changement climatique : le cas de Ramatuelle	85
<b>Conclusion</b>	<b>102</b>
<b>Annexes</b>	
Glossaire	109
Bibliographie	114
Fiches de lecture	120

## INTRODUCTION

Nous vivons une période de crise écologique <sup>1</sup>qui traverse les différents aspects de notre existence et nos modes de fonctionnement produisent des conséquences climatiques sans précédent qui remettent en cause l'existence biologique de la vie. Les fruits de l'activité humaine se mesurent par les milliers de milliards de tonnes de gaz carbonique rejetées dans l'atmosphère (34 milliards de tonnes de CO<sub>2</sub> en 2020),<sup>2</sup> l'artificialisation des sols, la surexploitation des ressources naturelles, l'extinction de la biodiversité et l'acidification des sols marins par le rejet de substances chimiques dans l'environnement. Cette crise est multi-scalaire, de nature transversale, elle est environnementale, sanitaire, sociale, culturelle, politique, économique, spirituelle, ce qui fait sa complexité. Si l'on veut comprendre son ampleur, il faut considérer ses différentes échelles d'application et d'analyse mentionnées. Les chercheurs s'accordent à définir et à distinguer les périodes les plus importantes de cette époque anthropocène <sup>3</sup>où l'impact de l'homme sur son environnement est devenu très significatif : la première révolution industrielle, au cours des 18-19<sup>e</sup> siècles, révolution thermo - industrielle - par le charbon puis le pétrole -modifie notablement les concentrations de gaz carbonique dans l'atmosphère, ensuite, après la Seconde Guerre mondiale avec l'explosion de la consommation et le *boom* démographique des années 1950-1960. En effet, la dégradation de l'environnement telle que nous la connaissons aujourd'hui commença aussi par la fragmentation du sol arable, due aux mouvements d'enclosure, sa pollution par l'agriculture techno-industrielle, et son imperméabilisation, au 16<sup>e</sup> siècle, à cause des industries urbaines quittant la ville pour s'installer dans la campagne.<sup>4</sup>

Mais il existe des fondements intellectuels et spirituels bien antérieurs à l'ère moderne ou aux révolutions industrielles à cette attitude de pression et de supériorité de l'homme sur la nature. KirkPatrick Sale, essayiste américain, dans son ouvrage *L'Art d'habiter la Terre* ( Kirkpatrick Sale, 1985) suppose que cette dichotomie occidentale est née à l'aube de notre civilisation séparant le sujet et l'objet, la nature et la culture, l'esprit et le corps et soutient une attitude de l'homme qui a le droit et le pouvoir d'agir à son gré sur son milieu. L'auteur suggère que la civilisation mycénienne, devait sa prospérité aux peuples vivant en harmonie avec les cycles de la nature, en vénérant la Terre comme une déesse mère, Gaia. Mais au fil du temps, en changeant de dieu, en passant de la

---

<sup>1</sup> *Écologie*, du grec *oïkos* (maison, habitat) et *logos* ( discours), terme créé en 1866 par Ernst Haeckel, biologiste allemand, désigne une science qui étudie les corrélations entre les êtres vivants et le milieu qui les entoure ; dans un sens plus large, c'est une science des conditions d'existence. Aujourd'hui la crise écologique se mesure par le dérèglement climatique qui se manifeste par des catastrophes naturelles, la montée des eaux, la hausse des températures, les pollutions de l'air, des sols, de l'eau, par la destruction de la biodiversité. La crise écologique, grâce aux travaux de chercheurs isolés, de groupements scientifiques, d'organisations mondiales, d'hommes politiques, d'activistes et de personnes publiques, est reconnue comme un fait.

<sup>2</sup> D'après le rapport du Global Carbon Project, [https://www.globalcarbonproject.org/carbonbudget/20/files/France\\_LSCE\\_GCB2020.pdf](https://www.globalcarbonproject.org/carbonbudget/20/files/France_LSCE_GCB2020.pdf)

<sup>3</sup> *Anthropocène*, en grec ancien (être humain) et latin ( nouveau, en relation avec l'époque géologique) est un néologisme qui désigne la période où l'influence de l'être humain sur la biosphère atteint une telle force géologique qu'elle est capable de marquer la lithosphère mais aussi l'atmosphère, l'hydrosphère, la cryosphère. Utilisé pour la première fois en 1952 par Alexei Pavlov, géologue et paléontologue russe. Aujourd'hui grâce aux recherches d'Anthropocene Working Group, l'anthropocène peut être formellement intégré dans l'échelle géologique.

<sup>4</sup> Christophe Bonneuil et Jean-Baptiste Fressoz, *L'Événement Anthropocène : La Terre, l'histoire et nous*, Seuil, Paris, 2013.

vénération de Gaïa à celle de Zeus, les peuples ont aussi changé leur attitude vis-à-vis de l'environnement : l'exploitation et la domination ont remplacé l'entretien et la durabilité. Cette attitude se lit, par exemple, dans l'organisation des premières villes romaines conçues à l'intérieur de remparts dans l'opposition de la culture et de la nature. Ces villes se définissaient à la fois par le territoire sur lequel elles exerçaient une autorité et par les structures et les aménagements qui leur sont propres ; elles offraient une topographie régulière, basée sur les principes d'une architecture fonctionnelle : solidité, beauté, commodité.<sup>5</sup>

Après la période romaine et médiévale, la science domine la vie sociale et intellectuelle dès le 16<sup>e</sup> siècle puis la réforme protestante, qui libère l'homme des conséquences de ses actes, et le mouvement des Lumières ont profondément ancré dans la conscience de la société occidentale sa supériorité vis-à-vis de la nature ainsi que la décontextualisation de l'humain par rapport à son milieu et aux cycles naturels du vivant. Les langues, la culture, la religion, le système politique et économique de l'Occident ont été importés sur tous les continents par la colonisation. Sur les territoires colonisés, les colons ont exercé une force de pression sur les populations autochtones par l'obtention du contrôle politique, économique et culturel. La vision du monde et de la nature qui prédominait avant la dé-divinisation de la Terre chez les Mycéniens, comme dans de nombreuses autres sociétés, celle d'un monde enchanté ou toute chose, les ruisseaux, les forêts, les montagnes, avait son esprit, a définitivement laissé la place à une vision de la Terre qui s'opère selon des lois rationnelles, claires, stables, calculables et maîtrisables.<sup>6</sup> Héritiers de ce passé, face aux changements climatiques l'État, les villes élaborent des chemins directeurs, des guides de la qualité environnementale dans l'architecture et l'urbanisme, les associations proposent d'adhérer à des concepts et des démarches environnementales comme celle de la Haute Qualité Environnementale, de nombreux labels de qualité environnementale voient le jour. Effectivement, le secteur du bâtiment en France est le plus gros consommateur d'énergie, avec 43 % de l'énergie finale totale, soit l'équivalent de 70 millions de tonnes de pétrole par an (1,1 tonne par Français), entraînant l'émission de 120 millions de tonnes de CO<sub>2</sub> (25 % des émissions nationales).<sup>7</sup>

En effet, il est urgent de trouver des solutions pour assurer la transition écologique de ce secteur et de notre société en général. Mais est-il suffisant de traduire la notion de la qualité de vie en normes qui la réduisent aux paramètres calculables du confort thermique, acoustique, énergétique et sanitaire ? Les nombreux architectes, philosophes attirent l'attention sur le fait que le sens de « l'aura » en architecture disparaît en éloignant encore davantage l'humain de sa nature sensorielle, contextuelle et relationnelle.<sup>8</sup> Les grands projets d'écoquartier qui voient le jour sont souvent les produits d'une technologie instrumentalisée. Thierry Paquot, philosophe français, professeur émérite à l'Institut d'urbanisme de Paris, exprime la crainte que ces architectures d'aujourd'hui rejoignent demain la catégorie des « désastres urbains » comme c'est le cas pour les centres commerciaux, les

---

<sup>5</sup> Christian Goudineau, *Histoire de la France urbaine-Tome 1, La ville antique : des origines au 9<sup>e</sup> siècle*, Seuil, Paris, 1980.

<sup>6</sup> Kirkpatrick Sale, *L'Art d'habiter la Terre La vision Biorégionale*, Wildprojet, janvier 2020, p. 37.

<sup>7</sup> [http://www.constructif.fr/bibliotheque/2004-11/lutte-contre-l-effet-de-serre-le-batiment-en-premiere-ligne.html?item\\_id=2599#1](http://www.constructif.fr/bibliotheque/2004-11/lutte-contre-l-effet-de-serre-le-batiment-en-premiere-ligne.html?item_id=2599#1)

<sup>8</sup> Rudy Ricciotti, *HQE : la HQE brille comme ses initiales sur la chevalière au doigt*, éditions Transbordeurs, 2006.

gratte-ciels. L'auteur du livre *Désastres urbains: Les villes meurent aussi* (Thierry Paquot, 2019) critique l'urbanisme fonctionnaliste en relevant les principaux fondements de ce courant, la fascination des architectes et urbanistes pour un progrès et un ordre urbains qui doivent être atteints vite et être peu coûteux, où l'indexation du bien-être des habitants est estimée selon la grille Dupont<sup>9</sup>. Pour autant, tous ces désastres, en leur temps se réclamaient de la qualité urbaine et de la qualité de vie. Selon Romain Anger, ingénieur et chercheur au laboratoire CRATerre, nous ne pouvons plus rien changer avec l'écologie de réparation qui sous-entendait la réparation de ce qui a été produit avec la même logique, dans le cas du domaine de l'habitat, quand nous allons continuer à épuiser les ressources pour améliorer les performances technique des énergies renouvelables. Selon lui, il est urgent de passer à l'écologie de fondation, l'écologie de sens, de restaurer le lien rompu entre l'homme et son milieu, des liens encore préservés chez les peuples premiers. Il est temps de reconsidérer les choix et les orientations de notre société, de se réinventer.

Denis Meadows, enseignant et chercheur américain, dans son rapport *Les limites de la croissance* publié en 1972, avertissait que les attitudes de croissance infinie dans le monde fini sont obsolètes et intenables sur le long terme. Quarante ans plus tard, il expose des réflexions sur l'inactualité du développement durable et suggère d'appréhender la résilience comme une seule réaction possible face aux crises multiples auxquelles fait face notre société.<sup>10</sup> La crise écologique touchant toute notre existence peut être évaluée par la dégradation de l'environnement grâce à des mesures objectives et des indicateurs formels mais aussi subjectives, grâce aux études sociales corrélationnelles menées sur l'état psychique et émotionnel, la stabilité identitaire chez les individus.<sup>11</sup> Ces études en psychologie environnementale montrent que l'identité des individus se renforce et le sentiment de bien-être subjectif (d'origine psychologique et sociologique), la santé mentale et l'homéostasie sont stimulés quand l'individu peut expérimenter la nature dans son environnement proche. La nature contextuelle de l'humain est dans la nécessité pour son bien-être de vivre dans l'attachement au lieu, qui passe par le sens qu'il l'attribue, les sens et la motricité. Il n'est pas anodin qu'en parallèle de l'augmentation des chiffres démontrant une accélération dans la disparition de la biodiversité, la déforestation et la dégradation de la qualité environnementale (pollution air, eau, sol) augmentent aussi les chiffres des maladies mentales, du stress, de l'anxiété.<sup>12</sup> Dans cette société fondée sur le progrès, l'humain - l'humus- la terre, qui a vécu durant des nombreuses générations en lien avec le contexte géo-morphologique des territoires, des cycles naturels, dans l'interdépendance avec le reste du vivant, a perdu son identité.

Nous pouvons appréhender la complexité de cette crise écologique certes, mais avant tout identitaire, grâce à Peter Kahn, professeur et directeur d'Études en interaction entre l'individu et la nature à l'Université de Californie

---

<sup>9</sup> Grille qui définit des ratios d'équipement par habitant de ZUP : chacun a le droit à tant « d'espace piscine » ou « d'espace crèche », ndlr.

<sup>10</sup> Jean Dethier, *Habiter la Terre, L'ART DE BATIR EN TERRE CRUE*, Flammarion, Paris, 2019, p.23.

<sup>11</sup> Il s'agit des études en psychologie environnementale entreprises par de nombreux chercheurs internationaux dont Gregory Bratman, Sandrine Manusset, Russel Smyth, le Docteur Joe Hinds.

<sup>12</sup> Gregory Bratman, Paul Hamiltonb, Kevin Hahnc, Gretchen Gailyd, *Nature experience reduces rumination and subgenual prefrontal cortex activation*, Satnford University, 2015.

à Berkley, et d'amnésie environnementale générationnelle : les gens considèrent l'environnement naturel qu'il ont rencontré dans leur enfance comme la norme, grâce à laquelle ils mesurent la dégradation de l'environnement plus tard dans leur vie. À chaque génération, la dégradation de l'environnement augmente, mais chaque génération descendante considère ce contexte comme non dégradé. Bruno Latour ouvre la conférence inaugurale du colloque *Eschatologie et Morale*, 13 mars 2008 à l'Institut Catholique de Paris, par ceci: « Si tu viens à perdre la Terre, à quoi te sers d'avoir sauvé ton âme? ». Le philosophe français suggère qu'il est temps de refonder entièrement notre identité existentielle et de méditer davantage sur le sens de l'amour de la Terre, cesser de polariser « l'âme et le corps, le Haut et Le Bas, Le Ciel et Le Sol. »<sup>13</sup> En effet, les avancements en neuroscience et la psychologie ( *psychè* : le souffle, l'esprit puis l'âme et *logis* : la recherche, la science) environnementale démontrent la nature psychosomatique de l'être humain - toute relation entre le milieu et le psychisme humaine, l'état d'âme, passe par la capacité du corps à ressentir. Le corps sent, sait et se souvient.<sup>14</sup> Si, par l'amnésie environnementale, nous avons oublié nos savoirs-vivre et faire, notre corps a accès aux expériences des années d'évolution humaine en lien avec son milieu naturel grâce à notre héritage épigénétique.<sup>15</sup> La connaissance qu'un jour nos vies étaient accordées aux rythmes des saisons, au cours du soleil (la cueillette, les cultures constructives, les rites), la poésie des émotions d'attachement au reste du vivant sont acquises et stockées grâce à la mémoire haptique (la chaleur sur la peau lors des premières journées de printemps, le parfum de champ fleuri, le chant des oiseaux après la pluie etc), qui est, dans son fonctionnement, intimement liée avec le système limbique qui gouverne nos émotions, notre comportement.

Face aux crises qui peuvent être traumatisantes et de différentes natures : géographique, climatique, urbaine, psychologique, spirituelle, identitaire, avons-nous des moyens pour être résilient? Et de qui s'agit-il? Des individus, ou bien de la société, des milieux, des villes, du vivant, de la planète Terre ? Selon Tetsuro Watsuji, philosophe japonais, tous ces éléments sont liés et forment les entrelacements dynamiques de toutes les interconnexions que les hommes entretiennent entre eux et avec leur environnement : c'est le *fûdo*, le milieu et le moment structurel de l'existence.<sup>16</sup> En accord avec ce concept, le biologiste britannique, James Lovelock, dans sa théorie de la Terre comme un corps vivant homéostatique doté d'une sensibilité et d'une intelligence, suggère que toutes ces échelles sont liées et évoluent en interdépendance.<sup>17</sup> Il s'agira donc pour l'humain de refonder sa place dans ce corps mouvant et de « (ré)apprendre l'art de faire attention »<sup>18</sup>, d'où l'importance de s'adresser aux ontologies non naturalistes comme celles de l'animisme et du totémisme à l'aide notamment des études de Philippe Descola,

---

<sup>13</sup> Jacques-Noël Pérès (sous la direction de) *L'avenir de la Terre: un défi pour les Eglises*, Desclée de Brouwer, 2010, pp. 51-72.

<sup>14</sup> Jean Benjamin Stora, *Quand le corps prend la relève*, Odile Jacob, Paris, 1999.

<sup>15</sup> Les études de Rachel Yehuda, doctorat en neuroscience, professeur en psychiatrie, Directeur d'études en stress post-traumatique à Mount Sinai School of Medicine, *How Trauma and Resilience Cross Generations*, Mount Sinai School of Medicine, 3 septembre 2015.

<sup>16</sup> Watsuji Tetsuro, *Fûdo le milieu humain*, CNRS Éditions, Paris, 2011, p.206.

<sup>17</sup> James Lovelock, *La Terre est un être vivant, L'hypothèse Gaïa*, Flammarion, 1993.

<sup>18</sup> Isabelle Stengers, *Au temps des catastrophes. Résister à la barbarie qui vient*, les Empêcheurs de penser en rond, Paris, 2009, p.112.

anthropologue français, menées sur les Achuars, peuple amérindien. Ces études permettent de prendre conscience d'une possibilité des liens homéostatiques entre l'humain, les non-humains, le groupe et son milieu. L'hypothèse de ce mémoire sera d'appréhender la capacité des architectures traditionnelles et contemporaines à incorporer la notion de résilience et à créer des possibilités archaïques<sup>19</sup> de réconciliation entre l'homme et son milieu. Nous allons questionner leurs capacités à réintroduire le corps sensible et les pratiques collectives dans le monde loin d'être vierge pour finir par montrer comme il est possible de réinitialiser l'expérience de celle-ci et le sens qu'on lui attribue. Nous envisagerons l'architecture, l'édifice, comme un opérateur qui peut permettre de refonder des attitudes de l'homme vis-à-vis de son milieu par l'expérience du sensible. Parfois, un tout petit édifice permet la création d'un nouvel avenir pour l'individu, le groupe et le territoire. Le processus de résilience engage l'articulation complexe des échelles de l'individu, du groupe, de la société et du milieu. Ces échelles interviennent en se complétant pour former un équilibre difficile à saisir. C'est pour cela que nous choisissons, dans un premier temps, une échelle d'analyse individuelle de l'humain, qui ensuite engagera une réflexion à l'échelle du groupe et du territoire.

Ce mémoire est composé de trois parties consacrées aux corps sensibles - l'humain, le groupe et l'architecture, le paysage et le milieu, et à leur réconciliation où Gaïa est une échelle variable et transversale qui permet la cohésion et la synergie. Dans l'ensemble des connaissances humaines, il existe des clés intellectuelles qui permettent la compréhension du processus de la résilience. Le terme de résilience, qui provient étymologiquement du mot latin *resiliō* (faire un ou plusieurs bonds, se retirer), est employé, à l'origine, en physique pour désigner la capacité des matériaux à résister au choc. Ce terme a été largement réévalué et appliqué dans le domaine psychiatrique. Selon Boris Cyrulnik, neuropsychiatre français, la résilience est un processus complexe dans la perspective d'une vie qui se tisse dans les liens énergétiques, affectifs entre l'individu, ayant subi un trauma, une coupure des liens avec le monde, et son environnement à partir des ressources émotionnelles. Ce processus transactionnel s'alimente non seulement des caractéristiques propres à un individu, mais aussi des ressources offertes par le contexte relationnel avec des dimensions affectives et socioculturelles qui participent à son émergence. « Il existe non pas une résilience mais bien des multiples processus ce qui démontre la richesse créative des êtres humains face aux situations d'adversité. »<sup>20</sup> Le corpus de ce mémoire prend appui sur la richesse des œuvres scientifiques, artistiques, architecturales et territorialistes contemporaines mais aussi celles des peuples premiers, qui convergent vers un regard animiste porté sur la nature en proposant des manières de soigner les traumatismes et d'être résilient, de réconcilier l'homme avec son milieu, de stimuler l'attachement émotionnel et l'appartenance de l'être humain à la Terre-Mère, Gaïa.

---

<sup>19</sup> L'architecture archaïque, selon Stéphane Bonzani, architecte français, Docteur en philosophie, et auteur du livre *L'archaïque et ses possibles aujourd'hui* publié en 2020, est une architecture d'initialité, du commencement. Selon l'auteur, le préfixe *arkhê* du mot architecture aujourd'hui renvoie directement au verbe grec *arkhein*, débiter, initier. Plus précisément, il s'agit de se détacher de la compréhension de l'archaïque comme un mode de pensée rétrograde ou une période qui précède des époques classiques, modernes, post-modernes. L'architecture a le pouvoir de nous ramener vers l'essentialité et l'initialité de notre existence pour un recommencement, processus important à mettre en œuvre au vu de la crise écologique.

<sup>20</sup> Boris Cyrulnik, *Résilience, De la recherche à la pratique*, Odile Jacob, Paris, 2014, p. 196.

## CONCLUSION

Les humains font partie d'un écosystème global, d'un « super-organisme » vivant, la Terre, qui s'autorégule grâce à l'homéostasie et permet la cohésion entre tous les êtres vivants. Mais nous l'avons oublié. Aujourd'hui, dans les villes, nous héritons d'un milieu marqué par l'urbanisation fondée sur les bases de l'ontologie naturaliste. La polarisation de la ville et de la nature, due à la dichotomie de l'homme avec son milieu, est profondément inscrite dans l'ADN de la première *polis* romaine, son organisation spatio-temporelle. La suite est connue - nous vivons dans l'urbanité qui a pollué des fleuves, fragmenté des paysages et des continuités vertes et bleues, imperméabilisé le sol, détruit des écosystèmes. Nous avons détruit une majeure partie des ressources naturelles, émotionnelles à partir desquelles nous nous construisons et maintenons en vie.

Dans la nécessité de faire face à la crise écologique et de s'adapter, entre les propositions du modèle capitaliste, qui tirent profit de la crise écologique pour faire perdurer la techno-industrie grâce au *high tech*, les collapsologues ou les néosurvivalistes qui utilisent la peur pour communiquer leur idée de la survie dans le chaos à venir, la voix du sensible se lève doucement mais sûrement.<sup>141</sup> Elle nous dit que peut-être la crise est une opportunité de refonder nos attitudes, de réinitialiser notre identité, nos manières d'être au monde. Nous mesurons la nécessité d'une redécouverte de la nature, du territoire à travers la résurgence des études en psychologie environnementale, en neuroscience, en urbanisme, grâce à des architectures, des oeuvres artistiques qui cherchent à refonder notre manière d'être au monde en réinitialisant le sens du commun, le sens d'appartenir à la Terre en plaçant les humains et non-humains dans la synergie entre la vie (*bios*) et le lieu (*topos*) grâce au dialogue à travers les sens et les émotions. En réintroduisant ainsi le corps humain dans son contexte relationnel, sensationnel, émotionnel. Le triptyque de Jérôme Bosch, peintre néerlandais du 15e siècle, *Le Jardin des délices*, permet d'imaginer cette réintroduction du sensible dans un monde loin d'être vierge, pour son réenchantement. Après être arrivés sur la Terre vierge, après avoir traversé des cycles de croissance et de développement, après avoir connu la destruction de soi, de l'environnement, nous arrivons au dernier tableau en appréhendant les dégâts, les catastrophes et les souffrances générées.<sup>142</sup>

---

<sup>141</sup> Émilie Bailly sous la direction de Thierry Paquot, *ÉCOLOGIE DES TERRITOIRES*, Éditions Terre Urbaine, février 2021.

<sup>142</sup> Jacques Chailley, *Jérôme Bosch et ses symboles*, Académie royale de Belgique, Bruxelles, 1978.

être présent et attentif, empathique, à être nourri dans nos besoins essentiels, à être proche de nos émotions. <sup>144</sup> Nous avons un besoin crucial d'un temps et d'un espace pour pouvoir ralentir, pour nous mettre à l'abri où nous pourrions accorder les rythmes et le temps intimes, intrapsychiques avec le continuum du temps universel. Nous pouvons appréhender une possibilité de retour à l'essence de notre existence grâce aux *happening* de Joseph Beuys et Anna Halprin, qui suggèrent la réconciliation comme un processus expérimentiel dans l'espace défini d'un *topos* comme une scène. Nous avons fait le choix de rapprocher les *happening* du processus de la résilience pour pouvoir introduire l'architecture et sa capacité à créer un milieu expérimentiel d'interdépendance de l'humain de son groupe, des non-humains. Les *happening* de Joseph Beuys au caractère participatif, inclusif, sont définis par l'artiste comme une œuvre d'art sociale où il investiguait les moyens de réconciliation, créant son propre processus de résilience, entre le monde occidental : les spectateurs, et les énergies de la Nature: le coyote, le lapin, la grasse, avec l'aide d'un artiste-chaman. Le *happening I like America et America likes Me*, analysé dans ce mémoire, est de nature cyclique, constitué de séquences périodiques, introduit le corps sensible dans son contexte direct, charnel à l'interface d'une dixième peau-feutrée. Les actes de l'artiste accordés au rythme de coyote symbolisaient la nécessité de créer une boucle de rétroaction, d'un *feedback*, avec les cycles de la nature et ses saisons. La conceptualisation des processus spatio-temporels à partir desquels l'artiste cherchait à obtenir la visualisation dynamique du temps et de l'espace à l'intermédiaire des volumes, des surfaces de corps et de matières : à l'aide de la ritualisation des mouvements corporels et la symbolisation de la matière organique comme le feutre, le tissu en coton, les gants en cuir brun et une canne en bois qui conduit l'énergie entre le coyote et le chaman.

Selon Joseph Beuys une oeuvre d'art est un véhicule placé à l'interaction du passé et du présent, du visible et du non visible qui permet de créer un mouvement de surélévation de conscience, de reliance avec le tout. En effet, les dispositifs architecturaux de l'ère néolithique permettaient d'ancrer l'humain dans le continuum du temps et de l'espace grâce aux saisons qui sont liées à la situation géographique, aux périodes de l'année, comme les équinoxes d'été et de printemps, les solstices d'été et d'hiver observables grâce à une rencontre entre le lieu précis et le dispositif. Il en va de même pour les architectures rituelles des Amérindiens et leur cérémonie de *sweat lodge*,

---

<sup>144</sup> Selon Marshal Rosenber, docteur américain en psychologie clinique, inspiré dans son travail de Carl Rogers et de Gandhi, qui a élaboré une méthodologie et le processus de « reprogrammation », la Communication Non Violente - le langage et les interactions qui renforcent notre aptitude à donner avec bienveillance et à inspirer aux autres le désir d'en faire autant. La notion de la bienveillance est centrale, inspirée du *ahimsā* qui en sanskrit signifie « le respect de la vie ».

Nous savons que face à la crise qui traverse notre civilisation il sera impossible de s'adapter sans une prise de conscience de notre interdépendance physique, chimique, biologique, homéostatique et émotionnelle avec la Terre. Pouvons - nous trouver les moyens pour la résilience ? Ce défi peut être certes plus compliqué à relever pour les citadins que pour les ruraux qui entretiennent encore des rapports interactifs avec l'environnement car ils reçoivent les informations directement de la biosphère et peuvent corriger les anomalies détectées au fur et à mesure. Il se trouve que grâce aux études en psychologie environnementale, notamment celles menées par Gregory Bratman, il s'avère possible, malgré l'ancrage historique de notre séparation du vivant, de réconcilier l'individu et la nature. Ceci sera possible grâce à la plasticité psycho - émotionnelle de l'humain et sa capacité à la rééducation par l'expérience directe du milieu naturel : les vues, les ambiances, les sons, les sensations charnelles sont suggérées par le chercheur comme un environnement *restauratif*. Le sentiment d'être ailleurs, de retrouver la lenteur, de se détendre et d'éprouver le plaisir de la communion permettront de regonfler la partie du cerveau limbique responsable de l'apprentissage, des comportements et des émotions ainsi que de signification qu'on attribue au monde. Il est possible de stimuler aussi l'attachement émotionnel à la Terre en communiquant avec l'archaïque de la mémoire épigénétique par laquelle nous sommes toujours liés aux ancêtres vivants près de la nature, par la stimulation de la mémoire haptique de notre membrane sensible corporelle qui fait le lien entre le soi et le tout.

Le processus de réinitialisation de notre identité, comme le processus de résilience, suggère une possibilité de passage de l'état d'ignorance à l'état de conscience grâce à l'expérimentation de notre espace interne, intime. Il est possible que d'explorer ces énergies internes soit une voie vers une sobriété heureuse, une voie de sortie de nos habitudes de vie, régies aujourd'hui par la consommation d'espace et des ressources extérieures. Ce processus demande du temps. Boris Cyrulnik définit la résilience comme un processus long d'expérimentation et de créativité dans lequel vont se tisser de nouveaux liens, de nouvelles réalités, des récits et des attachement affectifs où l'indicateur sera le bien-être.<sup>143</sup> La résilience ne suppose pas la « reprise » du fonctionnement ni un rebond, mais bien une nouvelle création dans laquelle l'aide et le soutien des tuteurs permettent de déclencher le processus. Les tuteurs, les guides peuvent être de nature diverse : un membre de famille, un thérapeute, un collectif, mais aussi le paysage, une œuvre d'art, l'architecture. Le « tissage » de notre appartenance au monde, au milieu, notre résilience avec lui s'opère grâce à notre capacité à ressentir, à

---

<sup>143</sup> la notion parvenante de la psychologie positive, signifie l'homéostasie, la santé, l'harmonie avec soi même et les autres.

qui ont permis la résilience des peuples, leur identité collective profondément ancrée dans les liens avec la Terre, face aux agressions des colonisateurs. Certes, ces architectures permettaient par leur culture constructive, les ambiances archétypales, la mise en lien avec les éléments naturels et les cycles dont toute la signification parle à l'imaginaire collectif, mais au-delà de cela, elles offrent un *biotop*e (*bios-vie, topos-lieu*) à expérimenter, à partir duquel créer un récit partageable. Ce lieu où les énergies environnantes communiquent avec le système sensoriel des individus. Cet univers du sensible permet de faire l'expérience de nous-mêmes comme partie du monde sans que rien ne permette de construire une opposition distincte rigoureuse qui délimiterait cette partie : « dans le sentir je m'oriente vers autrui qui m'apparaît comme l'autre orienté vers moi, dans une relation de communauté fondamentale. ».<sup>145</sup>

L'orientation de l'humain vers le paysage est récurrente pour les architectures émotionnelles contemporaines de Tadao Ando. Basés sur les principes de composition scénographique, ses édifices engagent la participation du visiteur dans l'expérience de l'espace et du temps par la promenade architecturale ritualisée, par le travail sur les proportions, les ambiances, les contrastes entre le plan et le vide. Ces édifices nous préparent pour recevoir le paysage du lieu, la poésie du vivant.<sup>146</sup> Cette expérience de l'architecture est souvent solennelle, sensible, voire sacrée - le soi et l'environnement se réunissent dans la méditation et le silence profonds. Les architectures contemporaines de Tadao Ando et celle, rituelle, des peuples racines, suggèrent-elles que l'humain devrait être guidé à travers des étapes et des séquences architecturales pour pénétrer un espace sacré de soi? Comme si l'homme avait besoin d'être vidé, son regard et ses sens doivent être dégagés de toute distraction pour qu'il puisse se rendre disponible à l'écoute. Dans cet état vierge, quand le champ des possibles s'ouvre, il peut recevoir une nouvelle empreinte émotionnelle et énergétique du vivant. Comme la lumière dans l'espace de méditation de Tadao Ando, transmetteur d'information le plus rapide, qui, avant d'être livrée à l'homme, est canalisée, dégagée.

La question de l'enveloppe dans les corrélations entre les corps sensibles telles que l'humain, l'architecture et le milieu est essentielle. Notre contact avec le monde a lieu à la frontière du moi à travers les sens, à travers les parties spécialisées de notre membrane enveloppante. La continuité et l'interdépendance des liens kinesthésiques et sensibles entre le corps individuel, le groupe et l'environnement ont fait l'objet des études d'Anna

---

<sup>145</sup> Erwin Strauss, *Du sens des sens*, Édition Million, 2001, p.366.

<sup>146</sup> Nicolas Gilsoul, *L'architecture émotionnelle au service du projet, Etude du Fonctionnement des mécanismes scénographiques dans l'oeuvre de Barragan (1940-1980)*, AgroParis Tech, École doctorale Abies, Versailles, 17 juin 2009.

Halprin à travers la pratique de la danse collective. A travers ses *happening* l'artiste suggère une compréhension écologique, biologique de la façon dont les choses s'interconnectent : c'est le tout qui permet aux parties d'évoluer. Car le corps de l'individu a une capacité à ressentir la stimulation extérieure de l'environnement et à répercuter son vécu émotionnel sur l'ensemble du groupe : « *c'est par les sens que nous avons du sens, que nous avons accès aux choses* ». <sup>147</sup>

En effet, grâce à Philippe Descola nous prenons conscience de cette interconnexion, synergie entre toutes choses, tout être ayant un *animus*. Les installations des Achuar, leurs maisons, en accord avec leur cosmologie non-dualiste sont des membranes bio-sourcées en osmose complète avec leur environnement extérieur, ainsi que leur activité agroforestière permet l'entretien des relations permanentes et dynamiques avec le contexte climatique, géomorphologie, hydrologique du site, sa faune et sa flore. Dans ce milieu d'épanouissement de l'identité collective, les activités humaines liées à la survie, à l'apprentissage, à la transmission des savoirs se pratiquent dans le contact direct, corporel avec le milieu. Nous sommes donc amenés à questionner la capacité architecturale d'immémorialité qui permet de réinstaurer la durée du monde. L'architecture ne répond pas seulement à un besoin de confort défini par les normes et les lois, elle a le devoir de parler à notre imaginaire et à notre mémoire corporelle afin de préserver la transmission intergénérationnelle des savoirs. La matière première qui devient le matériau de construction a une charge émotionnelle et une symbolique fortes, les matériaux bio et géo-sourcés font appel à la créativité populaire et au milieu, par leurs cultures constructives, les gestes deviennent un prolongement de la main, un prolongement du corps, une création souvent collective. Les architectes contemporaines comme Toyo Ito et Anna Heringer créent, avec leurs édifices, des pensées, des processus, des approches qui offrent des nouvelles possibilités de résilience pour le domaine de l'architecture mais aussi pour l'humain et le territoire, opposées à l'ontologie naturaliste et à l'économie court-termiste et techno-industrielle, inspirés d'une certaine façon des archétypes d'habitats premiers. Ce renouvellement d'initialité nous renvoie certes à l'idée de l'abri premier vitruvien mais il symbolise aussi la régénération dans les valeurs et une aspiration à vivre avec plus d'essentialité, de sobriété, de juste mesure, d'humilité, d'autonomie, de poésie et de reliance avec le milieu que ce type d'habitat offre. Cette résurgence de l'archaïque révèle l'importance de trouver dans nos pratiques spatio-temporelles à l'entrecroisement du passé et du futur les espaces interstitiels *off-the-grid* qui peuvent permettre de ralentir le rythme intrapsychique en ce réconciliant avec le

---

<sup>147</sup>Augustin Berque, *l'existence humaine dans sa plénitude*, <http://www.peripheries.net/article185.html>

milieu naturel, où nous pouvons réécrire un nouveau récit d'une résilience de l'humain aux vivants, aux êtres et aux milieux à travers l'univers du sensible. Ces édifices interstitiels nous réconcilient avec un lieu précis par la stimulation des mémoires ancestrales de la vie au coeur du vivant mais aussi celles de notre pays d'enfance, là où il faut peu pour s'émerveiller.

Nous avons besoin de prendre le temps de redécouvrir les cycles du vivant - de la naissance à la décomposition pour repenser nos installations. Juhani Pallasmaa, architecte et écrivain finlandais, dans son livre *The Eyes of the Skin : Architecture and the Senses*, suggère que l'accélération incroyable de la vitesse au cours du siècle dernier rend le monde plat, difficile à saisir. Au fur et à mesure que le temps perd sa durée et son écho dans le passé, l'homme perd son sens de soi en tant qu'être historique et il est menacé par la «terreur du temps». Le monde, la Terre, s'aplatissent aussi par la décontextualisation et la standardisation des pratiques, des espaces, tout en aplatissant nos sens, la diversité de nos émotions.<sup>148</sup> La réalité est devenue un patchwork constitué de matériaux parfaits, sans défauts, fabriqués à la machine à partir de feuilles de verre, de plastiques synthétiques, de béton qui ont tendance à présenter au regard leur surface sans transmettre leur essence matérielle ou leur âge. Cette «perfection» intemporelle n'intègre pas la dimension du temps et les processus inéluctables et mentalement significatifs du vieillissement. Ces architectures n'incorporent pas la dimension du contexte, elles sont hors du sol, témoignent d'une situation alarmante pour une société dans laquelle l'expérience personnelle d'être au monde est réduite à la perception isolée de la vue, en dehors de son interaction naturelle avec d'autres sens. Ces séparations et réductions fragmentent la complexité innée, la compréhensibilité et la plasticité du système perceptif, renforçant un sentiment de détachement et d'aliénation. C'est pour cela que nous avons besoin des cultures constructives, inspirées des architectures vernaculaires, qui réinscrivent l'édifice, le groupe, la société dans le présent du territoire grâce à leur forte contextualité. Ces architectures nous rappelleront que « la matière c'est la chair de l'architecture, c'est aussi la chair du monde et de l'être. Notre chair. Elle nous relie à nous-mêmes et au monde. »<sup>149</sup>. De nos jours, utiliser une matérialité bio et géo-sourcée est en soi un acte de libération car on se réapproprie la mémoire et le pouvoir perdus dans les normes et la standardisation des usages et des espaces mais c'est aussi un acte de résilience avec nos racines, notre identité. En effet, nous avons besoin des projets *low tech*, inscrits dans le contexte culturel et paysager qui incluent les habitants et emploient

---

<sup>148</sup> Philippe Descola, Tim Ingold, *Être au monde. Quelle expérience commune ?*, Presses universitaires de Lyon, 2014.

<sup>149</sup> Jean Dethier, *Habiter la Terre, L'ART DE BATIR EN TERRE CRUE*, Flammarion, Paris, 2019, p.23.

avec soin le foncier et les ressources locales dans le respect de l'air, des sols, des eaux, de la biodiversité. Nous avons besoin des architectures qui peuvent restaurer les liens brisés entre l'humain et le milieu. Nous avons besoin des oeuvres collectives qui redonneront l'espoir et une occasion pour la réinitialisation de notre sens du commun, l'espoir d'une possibilité de refonder notre communauté humaine sur des principes plus apaisés, plus inclusifs. Comme nous l'avons montré, un tout petit édifice, à l'échelle de l'individu et du groupe peut devenir le début de la résilience, de la régénération d'une communauté et de la renaissance du territoire et des nouvelles significations qu'on attribue au monde.



